

JULES ROMAINS

Odes et Prières



U d'of OTTAWA



39003003400057

MERCVR

XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

25-7-69

151

1597

DU MÊME AUTEUR

—

Vers

L'ÂME DES HOMMES. Paris, 1904.	<i>épuisé.</i>
LA VIE UNANIME. Paris, 1908	<i>épuisé.</i>
PREMIER LIVRE DE PRIÈRES. Paris, 1909	<i>épuisé.</i>
UN ÊTRE EN MARCHÉ. Mercure de France, 1910 .	1 vol.
DEUX POÈMES. Mercure de France, 1910 . . .	1 plq.

Prose

LE BOURG RÉGÉNÉRÉ. Messein, 1906	1 vol.
MANUEL DE DÉIFICATION. Sansot, 1910.	1 vol.
PUISSANCES DE PARIS. Figuière, 1911.	1 vol.
MORT DE QUELQU'UN. Figuière, 1911	1 vol.

Théâtre

L'ARMÉE DANS LA VILLE. Mercure de France, 1911	1 vol.
---	--------

ODES ET PRIÈRES

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

*sept exemplaires sur Hollande van Gelder
numérotés*

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

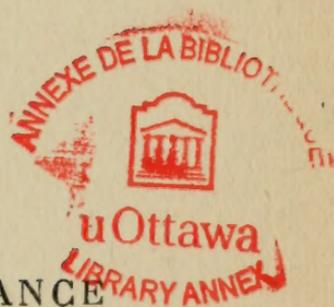
495

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés
pour tous pays.

JULES ROMAINS

—

Odes et Prières



PARIS

MERCURE DE FRANCE

XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXIII



PQ
2635
.05203
1913

ODES

A ma femme.

LIVRE PREMIER

ODE I

Je ne suis pas heureux
Comme tant d'autres hommes,
Ce soir, bien que mon âme
Ait toute pureté.

Tandis que je rêvais
A maintes infortunes,
J'ai renversé ma lampe
Et l'ai cassée en deux.

Me voilà sans lumière,
Les coudes sur la table,
Dans une amère nuit
Qui ne me connaît pas.

Je regrette un village
Au pied du mont Mézenc ;
J'y fus heureux un soir
Lorsque j'avais quinze ans.

C'était un crépuscule
Si calme, si touchant ;
C'était tout un village
Si doux à un enfant ;

Que si j'avais la force
De bien m'en souvenir,
Je pleurerais longtemps,
La main contre mon cœur.

Car à quoi bon les larmes
Si l'on ne pleure pas
D'être seul, sans espoir,
Avec un doux regret,

Et de ne plus avoir
Pour écrire sa peine
Qu'un morceau de buvard
Éclairé par la lune ?

ODE II

Je m'étais accroupi
Sur des copeaux en tas
Qui exhalaienl l'odeur
Du pain et de la mer.

Avec un long outil
Que j'entendais grogner,
Le sabotier creusait
Une bille de bois.

Des toiles d'araignée
Pendaient sur la fenêtre ;
Le jour restait dehors
Comme un homme étranger.

C'est alors que je fus,
Sans crainte et sans espoir,
Au centre d'un bonheur
Qui comprenait la mort.

ODE III

Ce n'était qu'un réduit
Au nord de la maison ;
Une lucarne étroite
Le rattachait au jour.

Il était encombré
De paquets et de coffres ;
Mais pourtant j'y dormais
Au fond d'un lit trop court.

L'ombre sentant le foin
Appuyait sur mon corps ;
La paille était faite
Avec des feuilles mortes.

Quand je me retournais
Elles craquaient ensemble ;
Ce bruit entrait en moi
Si loin, qu'il est resté.

Tout ce qui est souffrant
Lui ressemble et l'appelle ;
Je l'ai bien reconnu
Sur le bord de la mer.

Et c'est lui que j'entends
S'élever de Paris
Quand mon âme étendue
Pèse sur les faubourgs.

ODE IV

Ce n'était qu'un réduit,
Mais j'y dormais tout seul ;
Et j'aurais pu mourir
Sans déranger personne.

Je me blottissais là
Dans un peu d'air aimé ;
J'avais comme un frisson
Quand j'entendais mon souffle.

Une rumeur menue,
Pareille au sable fin,
M'emplissait les oreilles
Et y tourbillonnait.

Sûrement la maison
N'était pas avec moi,
Ni la famille en bas,
Ni la chair de l'étable.

C'est là que je connus
Le vrai goût de moi-même
C'est là que fut moi seul
Dont je n'ai rien donné ;

Malgré qu'un chien de garde
Aboyât sur un mur ;
Malgré qu'un autre chien
Fît un autre aboiement ;

Et qu'il fallût penser
D'entre mes couvertures
A ce hameau courbé
Qui supportait la nuit.

ODE V

Le sable du chemin
Luisait cruellement ;
Une chaleur amère
Fourmillait par mes membres.

Je faisais à quelqu'un
Des réponses polies.
Il y avait deux mois
Que je voulais mourir.

L'espace de la terre
Semblait se contracter ;
L'horizon montagneux
Me serrait comme un casque.

Il y avait deux mois
Déjà que nuit et jour
J'inventais des raisons
De différer la mort.

ODE VI

Dis, à quoi pensais-tu,
Enfant que j'ai été,
Quand tu partis tout seul
Pour gravir la montagne ?

Tu n'avais emporté
Qu'un bâton d'aubépine,
Et qu'un panier avec
Du fromage et du pain.

Tu cheminas longtemps
Dans l'ombre des mélèzes,
Plus ivre, à chaque pas,
D'un plus vaste abandon.

Et quand, assis là-haut
Sur le sommet sans herbe,
Tu voulus entamer
Le fromage et le pain ;

Ce qui serra ta gorge
Et fit trembler tes lèvres,
Ce n'était ni la faim
Peut-être, ni la joie.

Mais ne venais-tu pas
De sentir disparaître
Un effroi merveilleux
Qui te suivait partout ?

LIVRE DEUXIÈME

ODE I

Deux hommes cheminent là-bas
Dans la vallée où le coq chante ;
Tous les arbres sur les collines
Sont maintenant rouges et noirs.

Une brume pareille à l'âme
Semble rêver ce que je vois.
Toute chose a pris la couleur
Du sommeil et de la mémoire.

Malgré novembre la fenêtre
Est ouverte à côté de moi ;
Un petit poêle furieux
Tourmente l'air de la mansarde.

Une chaleur presque charnelle
Sort de la chambre lentement ;
Elle rait le tour de mon corps
Et se mêle avec mon haleine.

Je n'attends rien, je ne veux rien
Que la paix de cette vallée,
Et je n'ai pas besoin non plus
Que le présent soit éternel ;

Car je suis comme un voyageur
Assis au soir devant l'auberge ;
Il sourit, mais songe quand même
Que ce n'est pas là sa patrie.

ODE II

Une vallée est devant moi
Sous un nuageux clair de lune ;
Le vent souffle ; je ne sais plus
Si je dois penser ou dormir.

Les villages que j'ai connus
N'arrivent plus jusqu'à mes yeux ;
Sont-ils là-bas morts de sommeil,
Ou n'ai-je pas assez d'amour ?

Alors résonne un aboiement
Qui me délivre d'être seul.
Le désert de la nuit se peuple
D'un chien qui survit aux maisons.

Partageons-nous cette ténèbre,
Bête triste ! Je t'attendais.
Rien n'existe que toi et moi ;
La lune au ciel n'est pas témoin.

Ce soir la même soif amère
Fait que je veille et que tu hurles.
Vampire complice, à nous deux
Le sang des hommes assoupis !

ODE III

Je suis au bord du sommeil
Et je vais glisser dedans.
Voici qu'un rêve écumant
Me recouvre jusqu'au ventre.

Moi qui tantôt frémissais
De présager l'avenir,
Je ne sens plus qu'une eau noire
Affluer sur mon corps nu.

Comme une bête marine
Qui se dérobe en plongeant,
Je trouverai ma patrie
Aux dernières profondeurs.

Rien ne pourra m'y rejoindre,
Ni le soleil, ni le temps,
Pas même le plus grand cri
De cette ville trop mienne.

ODE IV

Je sors de ma maison
Plein de sommeil encore ;
Une petite pluie
Trottine sur mes mains.

Mais un reste d'aurore
Qui ne m'était pas dû
M'entoure et se mélange
Au dernier de mes songes ;

Et comme le soupir
De quelque bouche heureuse
Un sifflement si pur
Se répand dans le ciel,

Que j'ai le cœur transi
Par la brusque mémoire
Des matins d'autrefois
Où je parlais ainsi.

Le temps de ma jeunesse
Est à demi passé.
Déjà bien des mensonges
N'abusent plus de moi.

Mais j'ai toujours le même
Émoi surnaturel
Lorsque cette lueur
Éclaire mon départ,

Et que ce même ciel
De matin pluvieux
Refait son cri d'espoir
Que je ne comprends pas.

ODE V

Deux hommes vêtus de blanc
Scient une pierre qui crie.
Un omnibus grommelant
Passe à l'heure dans la rue.

Et cependant un oiseau
Chante sur un pauvre arbuste.
Je chanterais mieux que lui
Si j'étais aussi joyeux.

Non pas que je souffre plus
Aujourd'hui qu'un autre jour ;
Mais il vient de ma poitrine
Une haleine sans amour ;

Mais tout m'est presque étranger ;
Tout me côtoie et s'enfuit ;
Je ne sais rien qui se noue
Au même endroit que mon cœur.

Suis-je pas continué
Par quelque immense banlieue
Que le soleil de l'été
Ne pourrait pas réjouir ;

Où les mouvements du monde
Se hâteraient sans me voir,
Comme dix mille ouvriers
Que rappelle une sirène ?

ODE VI

Une brume a transi
Ce premier jour d'automne ;
Mais le soleil diffus
Est le lait de nos yeux.

Je l'absorbe, et ne sais
Quels rêves il me donne ;
Veux-tu que nous allions
Dans un quartier du sud ?

Viens! Je te mènerai
Par de nouveaux détours
Sur une place ronde
Où se meurent des rues.

Les maisons n'y sont pas
Plus hautes que les arbres;
Et de vastes enclos
Font taire l'horizon.

Là tu pourras connaître
En te penchant sur moi
Le bonheur doux-amer
Que c'est d'être à la fois

Un couple que remplit
Un amour sans mémoire,
Et deux passants lointains
Que la ville renie.

ODE VII

Voici qu'un jour tranquille
S'en va de la maison.
Je n'ai pas eu de peine
Et n'ai manqué de rien.

Alors pourquoi faut-il
Que ma poitrine gonfle,
Et quel est ce destin
Qui m'entre dans les veines ?

Il visite mon corps
Comme un maître nouveau ;
J'attends avec ferveur
Qu'il soulève ma main.

Mais pourtant que répondre
A ce maître sans voix,
Que répondre, s'il veut
Que je meure demain ?

ODE VIII

Une lueur cherche à m'atteindre
Dans l'arrière-coin du sommeil,
Comme une main froide qui fouille
Le terrier où tremble une bête.

Je n'ose pas me réveiller
Tant j'ai peur de ce jour d'hiver ;
Et je m'acharne au dernier rêve
Pour qu'il dure comme une vie.

Rien ne sera bon à mon cœur
Dans la maison ni dans la ville ;
Rien ne vaudra l'épais mélange
De la chaleur et de l'oubli.

Mais voici que mon corps craintif
S'est mis debout sans le savoir ;
Les songes qui saoulaient ma tête
Redescendent au fond de moi.

Et tandis que la nue expire
Un long cri pareil au brouillard,
Je chancelle, pris à la nuque
Par la détresse de mourir.

ODE IX

Pouvais-je du fond de ma chambre
Deviner qu'il faisait soleil
Dans l'azur de la mi-décembre
A peine pâli par le froid ?

Une allégresse de Paris
Me traverse comme une brise,
Tandis qu'un carrefour murmure
Trop de promesses à la fois.

Quelle rue, un matin pareil,
Sera mon chemin ou mon but ?
Celle qui porte un pont de fer ?
Celle qui souffle de la brume ?

Ou celle que j'ai vue un soir
Sur la colline de Montmartre,
Si pleine de songe et d'absence
Qu'elle ressemblait à l'exil ?

Je marche. Un sang rapide allume
Quelque lumière dans mon corps.
J'ai des sourires au destin,
Et des libertés avec lui.

Mais que n'es-tu là, ce matin,
O mon ami le plus fidèle,
Que nous sentions, un jour encore,
La complaisance de la vie !

ODE X

Qui me délivrera
De cette peur que j'ai,
Si ta voix, si tes yeux
Ne peuvent m'en guérir ?

Qui chassera de moi
Ce tremblement que j'ai,
Si j'ai froid à trembler
Sous mes habits d'hiver ?

L'avenir me surplombe
Comme un rocher fendu ;
Il fait une ombre à terre
Qui vacille déjà.

Connais-tu le secret
De retarder sa chute,
Ou veux-tu seulement
M'empêcher de la voir ?

Et tes bras plus serrés
M'auront-ils défendu
Contre ce coup de vent
Qui vient du bout du monde ?

ODE XI

Je me sens pauvre aujourd'hui
Comme les plus pauvres hommes,
Et timide comme ceux
Qu'on a le droit de chasser.

Si quelqu'un me regardait
En souriant de mépris,
J'aurais mal au creux de l'âme,
Et je baisserais les yeux.

Pourtant tu sais que je t'aime,
Mon corps qui trembles ! Tu sais
Dans quelle étreinte peureuse
Je te tiens, enfant à moi !

Pourtant il y a des choses
Qui sont bonnes et fidèles,
Le couteau dans une poche,
La montre à côté du cœur.

Je les tâte, je les serre,
Je les possède en entier,
Je les ajoute à ma chair
Par un effet de l'amour ;

Et tout cela que je suis
Se recueille en frissonnant
Comme une bête des bois
Qui entend craquer les feuilles.

ODE XII

Une foule du Dimanche
Tourne et bruit autour de moi ;
J'ai comme un poing qui m'appuie
Sur le creux de l'estomac.

Des familles rectilignes
Passent d'instant en instant ;
Des familles poussent l'air
Et l'écartent proprement.

Chaque rang a son vernis
Comme une palette neuve ;
La machine du Dimanche
Fonctionne avec bonheur.

Une âme épaisse d'ennui
Suinte au bout de chaque rang ;
Et cela fait un cambuis
Qui me coule entre les dents.

Je tolère, je me tais ;
Peut-être que je souris ;
Mais au fond de ma poitrine
Se lovent d'horribles cris.

Ce cambuis poisseux qui coule
Vient noyer mes grincements.
Je calcule un coup de pied
Cassant les familles raides.

Ou plutôt, comme l'obus,
Avoir la tonnante joie
D'être, au centre de la foule,
Un éclatement qui tue !

LIVRE TROISIÈME

ODE I

Le bateau qui nous déplace
Entre des montagnes vaines
Souille avec son bruit de rat
Le silence où je serais.

Un vent soufflant de partout
Me tourmente les cheveux.
Je sens croître à mes épaules
Le poids d'un jour sans durée.

Mon corps malgré lui s'enfonce
Dans un pêle-mêle d'hommes ;
Et des mots velus m'assaillent
Comme des taons attroupés.

Mais tandis que le soleil
Montre des rochers pompeux,
Je me souviens d'une chambre
Qui donnait sur une cour ;

Une chambre où l'on se crut
Tout le temps au crépuscule,
Et d'où j'entendais les trains
Qui s'en allaient de Paris.

ODE II

La fenêtre était à droite.
Il n'arrivait de lumière
Que sur la table et sur moi.
Les quatre coins restaient noirs.

J'avais la sécurité
De ceux qu'on ne déçoit plus ;
Je songeais sans amertume
A des façons d'être seul.

Puis le jour aussi manquait
A ma table et à mes mains.
Je lui souriais quand même
En le regardant partir.

Alors venait un moment
Plein de transe et de pénombre
Où les bruits de la maison
Tous à la fois s'arrêtaient ;

Tandis qu'au loin une sorte
De rumeur universelle
Grondait circulairement
Avant de ramper vers moi.

ODE III

C'était un jour douxereux
Et plein de mépris pour l'homme ;
Une nuée incolore
Ne touchait pas à Paris.

Je formais un désespoir
Dont mon corps avait besoin ;
L'amertume de la chair
Se ramassait dans ma bouche.

Il m'arriva de tourner
Autour d'une sombre église,
Comme pour être plus sûr
Que je n'allais nulle part.

Mais je chantais à mi-voix
Un certain air sans paroles
Si vaste et pareil aux voiles
Que l'on était sur la mer.

ODE IV

Ma vie est au milieu
D'événements cruels
Qui rient comme une foule
Autour d'un homme saoul.

Je ne me défends plus ;
Et si mes mains se crispent
C'est que ma chair fidèle
Veut m'aider à souffrir.

Mais qui m'empêchera
De croire que peut-être,
Entre deux carrefours
Au centre de Paris,

Sous le toit mansardé
D'une maison trop pleine
Il y a une chambre
Avec un lit de fer ?

Là, m'étant allongé,
Le drap jusqu'à ma bouche,
Je dormirais cent jours
Porté sur des rumeurs.

Pas une tête d'homme
Ne penserait vers moi ;
Le destin ventre au sol
Grouillerait sans m'atteindre ;

Cependant que, prédit
Par plusieurs sifflements,
Du profond de la ville
Naîtrait un songe auguste,

Devant qui mon sommeil
S'ouvrirait peu à peu
Comme un brouillard doré
Par le feu du navire.

ODE V

Cris des trains, cris des trains!
Je ne dirai jamais
De quel amour aigu
Vous m'avez traversé.

Vous pénétrez en moi
Comme une force blanche,
Et le sang de mon cœur
Ruisselle autour de vous.

Vous me sondez à fond
Comme un désert sans eau ;
L'eau jaillit tout à coup,
Cris des trains ! comme un cri.

Ah ! vous m'avez donné
Le spasme de la mort,
Et cette passion
Que j'ai de me survivre.

Car vous êtes le dard
Que trois fois et sept fois
Dans le gras de ma chair
Plonge le dieu nocturne.

ODE VI

Je me réveille soudain ;
Les yeux s'ouvrent mal encore ;
Mais déjà un homme est prêt
A partir pour des dangers.

Ma chair en sueur supporte
Le sommeil d'une maison.
Je l'écarte et le culbute
Comme un édredon bourré.

Je le sais; la rue est vide
Et rien n'a lieu nulle part.
Cependant quelqu'un m'appelle
D'une voix double et tendue.

Quelqu'un veille immensément
Tandis que les hommes dorment,
Et sûr d'un joyeux secret
Fait l'amour avec le monde.

Mais je l'entends, je me lève,
Je serai là, moi aussi;
Tu ne crieras pas en vain
Par le train et la sirène.

ODE VII

Cette aurore de novembre
Repousse à peine la nuit.
La tête mal réveillée
Ne peut rien contre les songes.

Il fera noir tout le jour
Dans le milieu des maisons.
Les lampes des bars profonds
Brûleront jusqu'à midi.

C'est maintenant qu'on est bien
Au creux d'une vieille rue ;
Une espèce de secret
Enveloppe le tumulte.

Des souffles surnaturels
Sont expirés par les portes ;
L'âme sourd du bas des murs
Et coule visiblement ;

Tandis que le ciel s'éclaire
D'une joie intérieure,
Comme s'il savait déjà
Ce que nous cherchons encore.

ODE VIII

Le jour a passé près de moi
Qui ne l'ai pas même aperçu ;
La somnolence du réveil
M'entoure encore au crépuscule.

Les êtres me semblent lointains
Et déjà saisis par le temps.
Il règne, du monde à mon cœur,
Je ne sais quoi d'infranchissable.

L'événement le plus mortel
N'a pas de pointe pour m'atteindre.
C'est en vain que la gare crie,
Que la rue agite des hommes ;

Je n'entends rien que le murmure
D'un songe tournant sur lui-même,
Et je ne vois rien qu'une branche
Qui fait un signe dans le ciel.

ODE IX

Je suis triste tellement
Que ma chambre me fait mal ;
Je l'éprouve comme un creux
Plein de tournantes odeurs.

Mais qu'il faudrait de l'espoir
Pour quitter ce lieu flétri !
Vienne un malheur plus épais
Qui m'enterre jusqu'aux reins !

Tout de même, si j'étais
En train de passer au pas
Sur un pont dont j'ai mémoire
Dans un noir quartier du sud ;

Si je sentais maintenant
Trembler sous mon corps en marche
Le trottoir du pont de fer
Qu'ébranlent des camions ;

Une rumeur oubliée
Emporterait toute peine ;
Et je dormirais aux bras
D'un rêve grand comme un dieu.

ODE X

Je m'assoierai dans l'encoignure,
Là-bas, derrière le pilier.
Je me placerai face au jour ;
Mais le jour ne m'atteindra pas.

Des hommes qui parlent ensemble
Ceindront la table du milieu.
Un monceau d'âme opaque et sourd
M'abritera contre la rue.

Tandis qu'entraînant avec eux
Des masses de brume et d'oubli,
Un à un, les plis de la ville
Se laisseront tomber sur nous,

Moi, pressé de me recueillir
Au sein d'une chaleur secrète,
J'épierai les premiers frissons
Qui signalent la solitude ;

Et lorsque tout m'aura laissé,
Appuyant ma tête aux coussins,
J'entendrai comme un essaim noir
Tourner une absence innombrable.

ODE XI

Ce fut un été vaste
Où fuyaient pêle-mêle
Des nuages, des pluies,
Et des événements.

Quelque part, confondu
A cette multitude,
Le même homme que moi
Marchait plein de hasard.

Il avait oublié
Presque toute sa vie ;
Il se trouvait heureux
Comme un enfant qui dort.

Il tâta sans la voir
Une ville disjointe ;
Puis des villages tors
Furent sur son chemin.

Mais la plus douce chose
Encore était d'entendre
Le monde se défaire
Avec tant de rumeurs.

ODE XII

Je l'ai reconnu d'abord
Aux battements de mon cœur,
Ce soir du dernier hiver
Qui me vient à la mémoire.

Je ne sais où nous allions,
Mais tu marchais près de moi ;
De la neige, pure encore,
Couvrait le sol des ruelles.

Tout Montmartre était saisi
Par un gel silencieux ;
Le son d'une cloche unique
Ressemblait au clair de lune.

Nous avons le sentiment
De l'existence éternelle,
Parce que rien dans notre âme
Ne désirait l'avenir,

Et que la place déserte
Où nous passions sans parler
Ne niait pas, derrière elle,
La présence de Paris.

ODE XIII

Il commençait à faire nuit ;
C'était une chambre sans lampe ;
Mais la flamme d'un réverbère
Vacillait au delà des vitres.

J'avais alors une tristesse
Pareille à celle d'aujourd'hui,
Plus basse même, plus étroite,
Tout entière bornée aux murs.

Soudain la fenêtre bâilla
Dans un grand soupir de la rue ;
J'allai m'accouder sur l'appui,
Et je regardai vaguement.

La ville à droite était fendue ;
Un port avait poussé dedans ;
Et deux quartiers disjoints pendaient
Comme des pierres sur un gouffre.

Je vis des poupes, des fanaux,
Des mâts nus, des moignons de ponts,
Une épouvante du ciel faible,
Un rebondissement du feu ;

Tant qu'à la fin je reculai
Dans les ténèbres de la chambre,
Et que pour m'en ressouvenir
Il m'a fallu serrer les poings.

ODE XIV

Le boulevard se démenait
Comme un chien de garde enchaîné.
Après qui donc en avait-il
Du ciel, de lui-même, ou de moi ?

Son aboiement volumineux
S'étranglait entre les maisons ;
Et le plus proche carrefour
Crevait d'aise, sans rien entendre.

Je marchais d'un pas incertain
Entre ces deux maîtres du monde.
Mon cœur se resserrait un peu
Tourmenté par leur désaccord.

Et, m'arrêtant au garde-fou,
J'écoutai de toutes mes forces
Pour que ce cri où j'ai passé
Ne fût pas pleinement perdu.

ODE XV

Il ne fait pas jour encore
Que je suis à la fenêtre ;
L'espace enivré de pluie
Se dilate comme un cœur.

Je ne sais quel coup de joie
A dérouté le sommeil ;
Me voici, maître d'un corps,
Et prêt à toute grandeur.

La maison est ébranlée
Par un souffle, par un cri ;
L'ombre coule, à droite, à gauche,
Avec la force des fleuves.

Quel laurier, dieux de la terre,
Allez-vous mettre en passant
Sur les tempes du poète
Qui s'est si bien éveillé?

PRIÈRES

POÈME D'INTRODUCTION

J'ai posé lourdement ma main sur la table ;
Je viens de me rasseoir avec tout mon poids.
Mais la table n'a pas eu de craquement ;
Et tout mon poids ne m'a pas consolidé.

La chaise ne tient pas au sol. Les murailles
Ne pénètrent pas le sable jusqu'au roc.
Ce n'est pas la terre qui est là-dessous.

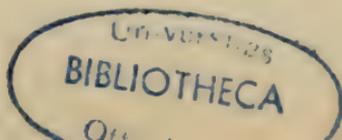
Les murailles, le lit, la chaise, mon corps,
Même cette pensée un peu soûle et triste,
Je ne sais quoi les soulève et les secoue,

Les secoue avec lenteur et les étonne,
Comme des passagers dans une cabine,
Balancés par une mer qu'ils ne voient pas.

PRIÈRES AU COUPLE

PREMIÈRE PRIÈRE

Dès qu'une flamme, où j'ai connu que tu brûlais,
S'est mise, vacillant malgré les quatre murs,
A battre sous nos doigts comme le cœur de l'air ;
Et qu'une ombre, puissante à cause de l'amour,
Souleva nos deux corps qui flottèrent en elle,
Ayant la flamme entre eux et cette ombre alentour ;
Pendant que je riais d'entendre le dehors
Se décoller de nos fenêtres, et la ville
Se déchirer comme une carapace morte
Pour recroqueviller ses lambeaux loin de toi ;
Nos deux corps ont semblé me devenir si lourds,
Et tant peser aux bras de l'ombre qui nous porte,
La chambre s'étonner tellement d'être double ;



Je t'ai senti si las d'avoir voulu de nous,
De nous avoir pressés et tordus l'un sur l'autre
Sans que le front se fende et que l'âme dégoutte ;
Et j'ai tant deviné que je ne pourrais plus
Être à toi seulement et pleuvoir dans ta pluie,
O couple, orage doux qui crève sur les monts !
Ni me bonder de toi pour te vivre à moi seul,
Pour être en frémissant tes yeux contre le monde ;
Que mon cœur tout à coup t'a refusé mon sang.

SECONDE PRIÈRE

Je ne te voyais pas dans l'ombre des tentures,
O nous ! Je n'essayais pas même de te voir ;
Je me disais : « Nous sommes seuls ! Nous sommes moi ! »
Et l'air était gonflé de notre solitude.
Nos deux corps crépitaient ; une énergie en poudre
Eclatant de la chair allait frapper les murs !
Nous étions le milieu d'une tempête d'août,
La tuméfaction du nuage et de la foudre.
Je me disais : « Les dieux ! Ils n'osent pas venir !
Comme un pâtre devant sa lande incendiée

Recule en regardant la flamme s'élargir,
Les dieux qui nous cernaient font un pas en arrière! »
Pourtant tu étais là. Tu nous tenais, ô couple,
Toi tellement petit, toi si lourd tout à coup!

L'âme ne songe pas à toi; rien ne résiste;
On murmure: « Nous sommes seuls, bien seuls ici. »
Et voilà qu'on se sent ta poigne sur le cou.

PRIÈRES A LA FAMILLE

PREMIÈRE PRIÈRE

Ma famille, c'est toi ! Je te trouve petite ;
Tu demeures. La lampe est ton noyau formé.
J'ai beau penser à toi ; je ne puis pas t'aimer ;
Quand ton être m'appuie ainsi contre la table,
Je me sens trop moi-même et je ne suis pas seul.

Mais tout à coup je pense un peu plus fort ; mes doigts
Entrent dans mes cheveux comme des faux dans l'herbe ;
Tu frissonnes alors, tu faiblis, tu t'effeuilles ;
Mon âme atteint les murs sans se heurter à toi.

Et pourtant tu n'as pas afflué dans mon corps ;
Où te caches-tu ? Rien de ta chair n'a bougé ;
Je ne suis pas le seul, ici ! Tu n'es pas morte !

Reviens, petite vie, ou sauve-toi dehors,
Sauve-toi, pour jamais, jusqu'au bout du néant.

Je ne veux pas d'un dieu tremblant devant ma force.

SECONDE PRIÈRE

Ma famille ! Tu n'es plus là ; je reste seul ;
C'est moi qui m'élargis et qui touche les murs ;
C'est moi dans la cuisine où la lumière brûle,
Dans la chambre carrée et dans le couloir long ;
Moi par delà cette porte que j'ai fermée ;
Entre les meubles sourds moi seul plein toute l'ombre.

Ma vie autour de moi s'étire ; elle devient
Plus mince vers le bord comme les feuilles d'eau,
Et je la sens frémir à cause de la mort.

Voici que j'entends mieux le sifflement des trains ;
C'est un grand sabre nu, soudain, près de ma joue ;
Ils passent là, tous les wagons, toutes les roues ;
L'âme d'un carrefour me monte jusqu'aux reins.

Les dieux n'attendent plus, même, que je les prie ;
Ils approchent. Leur force est ici qui me cerne.
Leurs lèvres vont courir sur mon âme écorchée.

O vous tous à la fois, qui avez trop de noms,
Faites-moi croire enfin que c'est vous l'univers !

PRIÈRES A UN GROUPE

PREMIÈRE PRIÈRE

Vas-tu me prendre aussi, toi, le groupe? Je hais
Ta forme, ta chaleur et tout le fond de toi.
Tu m'as tenu tantôt quand j'étais sur la chaise ;
Et ma tête tâchait de penser aux étoiles.

Ton cercle dur autour de la table servie
Me serrait lentement et m'égratignait l'âme,
Comme une bague en fer qui mord un diamant.

Oh ! ce n'est pas pour toi que j'ai gardé ma vie !
Tu me dégoûtes. Ma vigueur se met en boule,
Et pousse des piquants pour que ta chair recule.
Laisse-moi. Ne viens pas me souffler sur le cou.

J'ai sommeil, et je m'étendrai sur le lit pâle.

Vas-tu guetter l'instant où je m'endormirai
Pour t'approcher et pour mêler visqueusement
Ta puanteur qui rampe à mon sang plein de dieu ?

J'ai sommeil et je n'ose pas fermer les yeux.

DEUXIÈME PRIÈRE

Ma peau frissonne à cause de toi, groupe amer !
Je me suis recourbé comme si j'avais froid ;
Mon ombre tourne autour de moi-même ; je crois
Qu'un vent chargé de pluie embrasse ma poitrine.

Je grelotte ; je voudrais me ratatiner ;
Je sens qu'au cœur de moi se font des larmes neuves ;
Et je pleurerais bien de te porter, dieu lourd !
Si tu n'étais pas là pour savoir que je pleure.

TROISIÈME PRIÈRE

Je suis là ; laisse-toi saisir sous les épaules ;
Je suis le bon nageur et j'ai plongé vers toi ;
Je te soulève ; allons ! Ne fais pas de sursauts !
Laisse-moi t'arracher du fond de cette eau verte.

Je t'ai haï d'abord de te voir là-dessous ;
Mais ton âme a soudain remué, pauvre groupe ;
Car elle avait senti la chaleur de mon souffle
Qui réveille les dieux en passant sur leur front.

Ne me résiste plus ; nous monterons ensemble.
Tu seras dieu comme les autres ; mais oublie
Les hommes que tu fus par la chair et le sang !

Ce n'est pas toi, plein le salon. Tu n'as pas ri,
Pas parlé. Tout est noir. Il n'y a pas de lampe.

Nous montons enlacés dans l'axe de la nuit.

PRIÈRES A LA MAISON

PREMIÈRE PRIÈRE

Ma maison ! Prends pitié de la chair où je suis.
Ne laisse point d'espace mort entre elle et toi ;
Cache-moi la fenêtre où bouge de la toile,
Et ce miroitement des bassines de cuivre.

Ma maison ! Continuez-vous, mon corps et toi,
Que je puisse passer de l'un à l'autre, au pas,
Sans sauter un fossé ni bondir d'un tremplin.

Mon corps est fatigué de m'avoir contenu.
Aide-le : je voudrais tant aller et venir,
Et sentir en marchant que le sol reste plein
Comme du quai de pierre au navire amarré ;

Et quand je suis en toi, quand tu m'entoures bien,
Ne pas m'apercevoir que je me sois quitté.

DEUXIÈME PRIÈRE

Ma maison ! Où es-tu ce matin de printemps ?
Est-ce toi, désormais, tous les bruits que j'entends ?
N'es-tu plus que cette rumeur dans mes oreilles,
L'écho naïf qui rôde autour de mes paroles ?

Alors ce n'est pas lui qui peut me consoler ;
Et n'ayant plus besoin des aveugles murailles
Je sortirai de toi pour avoir le soleil.

TROISIÈME PRIÈRE

Ma maison ! Je te dis que mon corps souffre ;
Tu recules en te gonflant dans l'ombre ;
Tu fais cercle à quatre pas de mes flancs.
Pourquoi boursoufler autour de ma chambre
Ce bourrelet de flots rieurs et sourds ?

Je la connais tant, ta houle. Pourquoi
Ne voudrais-tu plus de mon corps dedans ?

QUATRIÈME PRIÈRE

Il n'y a pas ici que nous deux, ma maison?
Vois ! mon âme s'allonge, remue et vacille
Comme la flamme dans la lanterne fendue.

Tu n'es pas maintenant toute seule à m'avoir.

On a rampé sans bruit. On approche. On me touche.
On coule autour de moi comme autour d'un îlot.
D'autres dieux sont entrés, d'autres, plus grands que toi.

Mais c'est bien toi pourtant. Je te devine encore ;
Tu les as donc laissés venir à travers toi ?
Tu résistais ? Ils sont plus forts ? Tout est fini ?
Oh, dis ! n'est-ce pas toi que je sens flasque et morte,
Toi, comme une jument aux cornes d'un taureau ?
Et lui, n'est-ce pas lui, si près, contre ma peau,
Ce taureau noir qui t'a crevée et qui te porte ?

PRIÈRE A UNE RUE

PRIÈRE

Rue épaisse, granuleuse, bouffie,
Qui tritures ta foule entre tes fiacres,
Le dos de ce banc où mon corps s'appuie
Me sent-il au moins peser comme un sac ?

Tâche de savoir que je dure ici ;
Trouve-toi d'abord ; puis, viens me chercher ;
Je te délivrerai des autres rues,
Je chasserai de ton âme qu'ils mordent
Leurs piétons, leurs chevaux et leurs cochers.

Mais il faut que tu sois morte là-bas,
Et tu vivras seule, ici, fortement ;
L'univers, d'un coup, jette-le dehors :
Tu seras divine au lieu d'être immense.

Arrache-toi rudement à la ville
Comme un lézard à la poigne d'un homme ;
Tant pis s'il lui reste un lambeau de toi,
Et s'il te revient des rythmes à vif !

Tu seras tendue et claquant au vent
Comme la toile que soulève un pieu.

Je serai toi-même au bout de mes membres,
Et c'est dans mon cœur que tu seras dieu.

PRIÈRES A UN VILLAGE

PREMIÈRE PRIÈRE

O village ! Le ciel est gris sur tes maisons ;
Il pleut ; de grands éclairs défigurent le jour ;
Et tes âmes, comme les poils d'une toison,
Te hérissant le corps se dardent vers la foudre.

Elles ne vont pas haut ; rien ne crépité d'elles
Au nuage qui passera sans les sentir,
Et sans même happer l'effluve bondissant
Du troupeau d'oies qui bat des ailes.

Dieu simple ! Laisse-moi te tirer et t'avoir.

Des mains là-bas qui sont d'autres mains de mon corps
Ramassent les pignons, déracinent les caves,
Pour en bourrer le fond de moi-même par force.

Mon Dieu ! Je te ferai penser contre le ciel.

Si tu peux me brandir jusqu'au plus gros nuage,
Mon âme, dense, dure, pointue, entrera
Comme une épingle d'or dans la poche du fiel.

Baignant ma peau, lavant tes hommes, submergeant
Tes vieilles qui ont peur et qui prient à genoux,
Gavant de feu le troupeau blanc qui bat des ailes,
Toute la foudre coulera le long de nous.

DEUXIÈME PRIÈRE

La fin du jour est belle et j'ai couru longtemps ;
La bicyclette osseuse a pourchassé les routes ;
L'air qu'elle déchirait tremble encore à ses roues ;
Et la fatigue est la couronne de mes tempes.

O village inconnu qui me tiens dans le soir,
Dis-moi pourquoi je suis joyeux, pourquoi je ris,
Pourquoi sur tout mon corps ce flottement de soie,
Et cette odeur de triomphe plein mes narines !

Dès que je t'ai senti gonfler entre les arbres,
Dès qu'au loin, à l'aisselle verte du tournant,
Il y eut brusquement tes murs dans mes regards,
Une joie agrandit mon corps ; et maintenant
Qu'il est assis sur le banc noir, devant l'auberge,
Et que le verre moule une liqueur de bronze,
Il semble que je dorme au sommet d'une foule,
Tandis que monterait vers moi l'haleine courte
De chiens victorieux étendus à mes pieds.

O village ! Est-ce toi percé d'un coup d'épieu
Dont le cadavre chaud me soulève et m'enivre ?
Est-ce ta mort qui vient dans mon sang, ou ta vie ?
Est-ce moi qui te tue, ou nous qui nous aimons ?

TROISIÈME PRIÈRE

C'est toi derrière la fenêtre fermée !
Tu traverses les volets et les carreaux ;
C'est toi ! Je n'ai plus la force de rien faire ;
Je suis à toi comme à la plus âcre gare.

Toi, village en fête, toi, village en foule !
Très puissant tassement de toi sur la place !
Vous, dix hameaux, tordus par toi qui tournes !
Je vous aime, vous êtes vrais ; tu es là.

— O la forme de toi circulaire et saoule,
Ton âme en roue autour d'un essieu de bruit,
Le manège que pousse un cheval sans yeux !
Et l'orchestre qui soudain, dès qu'il s'ébroue,
Te zèbre la chair d'un glissement de couples !...

Il faut bien maintenant que tu sois un dieu !

PRIÈRES A PLUSIEURS DIEUX

PREMIÈRE PRIÈRE

Des dieux brefs et légers font échange de moi ;
Celui que je connais me pense déjà moins ;
Je n'ai pas le temps même d'être leur mémoire.

Je respire, je vais et je vois, comme si
Mon âme n'avait pas surpris leur bruit d'essaim
Ni deviné qu'on la désire.

On me bouscule ; je me porte ;
Je me donne aux forces qui partent ;
Mais les dieux ont l'air de me perdre ;
Je suis peut-être lourd pour eux.

Tenez-moi plus fermement. Vous m'exténuez
En me laissant tomber de vous à chaque pas,
Vous autres ! Serrez-moi comme un bâton de pâte,
Et soyez-moi visibles comme les nuées !

DEUXIÈME PRIÈRE

Je vais bientôt souffrir, et je frémis déjà ;
Que m'ont-ils dit ? Je suis l'homme vêtu de toile
Qui traverse le pont d'un fleuve avant l'aurore ;
Il se courbe, serrant l'étoffe sur ses reins,
Mais le vent plein de nuit lui hérise les poils.

O dieux que j'ai connus, êtes-vous près de moi ?
Tu ne m'as pas lâché quand le train m'extirpait,
Toi le plus fort, toi qui m'anéantis le mieux,
Toi que mille départs écartèlent en vain ?

Et toi l'autre, incertain comme la brume et l'eau,
Qui fais toujours semblant de ne pas nous vouloir,
Toi, preneur patient des cœurs qui se croient seuls,
Maître du pas sans cause et du sommeil qui marche?

Toi aussi qui tiens chaud, qui presses, qui demeures,
Dieu de toutes les nuits et de tous les réveils,
Toi, convive aux repas, toi, présent quand on meurt?

Je ne sens rien ici qui soit encore vous.
Mes mains ont beau tâter la muraille et la voûte :
Vous n'avez pas voulu devenir dieux si loin ?

Mais si vous êtes là, faites-moi signe, tous,
Car un groupe gluant rampe pour m'engloutir.

TROISIÈME PRIÈRE

Il fait nuit. Je n'entends que mes pas sur la route ;
La plaine sans maisons n'est là que par mes yeux,
Et toute l'ombre meurt soudain quand j'ai passé.

Ah ! si je pouvais croire encore cette nuit
Que c'est moi seul entre le sable et les étoiles,
Que c'est moi le regard, le temps et la pensée !

Jadis le vent pareil à ce vent m'a donné
Le frisson de sentir où finissait mon corps.
J'étais nu. Je pendais à la force des astres
Comme pend à ses brassières le nouveau-né.

Je sais bien maintenant que je ne suis pas seul ;
Et des lambeaux de dieux s'enroulent à mes membres.
Je ne désire même plus m'arracher d'eux.

O compagnons, maîtres fidèles, vêtements,
O vous, plusieurs linceuls sur ma tête vivante,
Que ferez-vous de moi si je meurs à présent ?

QUATRIÈME PRIÈRE

Je ne veux pas murmurer un seul nom,
Ce soir ; je ne veux pas tenter les ombres ;
Il ne faut plus qu'on naisse par ma voix.

Je ne sème rien à l'air labouré ;
Mes yeux sont ouverts et j'attends qu'ils voient !

Je laisse mes mains le long de mon corps ;
Regardez ! Je ne les tends pas vers vous ;
Venez doucement ! Ce ne sont plus elles
Qui pourront vous arracher de la nuit.

Rien ne bouge. Les ténèbres sont molles ;
Elles pendent, comme un immense mort.
Vous ne venez pas, et j'attends debout.

Faut-il que je lève les bras un peu ?
Comme l'enfant qui apprend à marcher,
 Mon Dieu !
Viens en titubant tomber dans mes bras !

Mes bras sont ouverts ; tu n'y tombes pas.

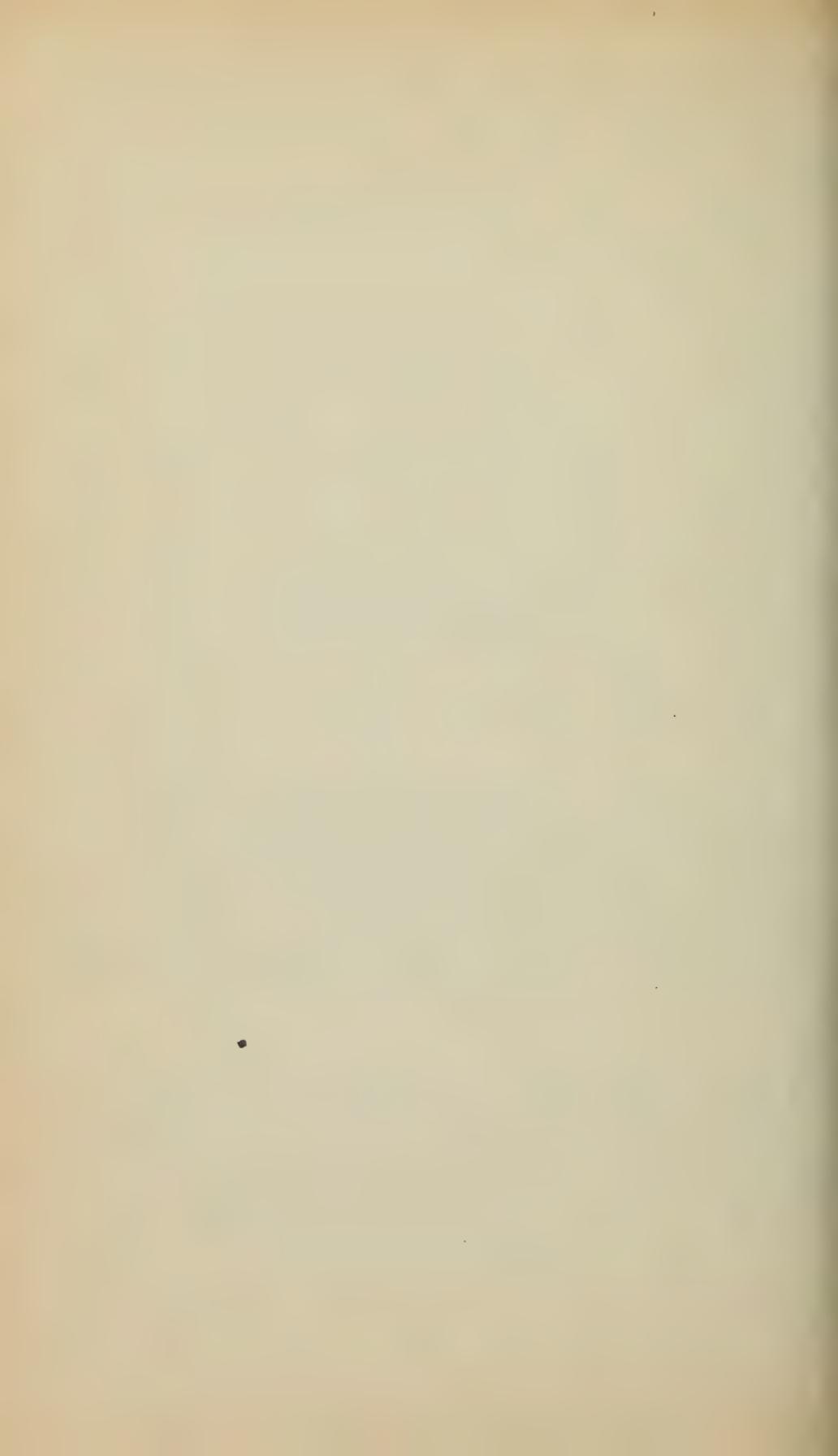
Horreur de flotter sur l'ombre en penchant,
De ne plus sentir au fond de la mer
Le poids fidèle et salubre des ancres ;
Horreur de sentir à son cabestan
Toutes les chaînes devenir légères !

PRIÈRES AU PLUS GRAND DIEU

PREMIÈRE PRIÈRE

Oh ! je pleure. C'est toi. La lumière a changé.
Tu m'es venu soudain par la tête et les yeux ;
Mon front comme un ciel d'est a crevé sous le jour,
Et mes larmes, c'est toi, mon dieu, qui prends ta source.

Ils ne veulent donc pas encore te connaître ?
Rien que moi, dis ! ce soir, et mes larmes, les seules,
Pour soulager un peu ta soif de naître, et pour
Attendre qu'ils te veuillent ?



DEUXIÈME PRIÈRE

Ce qui passe par moi, qui va vite, qui glisse,
Il faut que je me jette à genoux tout de suite
Pour lui dire que je l'adore et qu'il est dieu.

Mes mains le tiennent ; je l'empêche de s'enfuir ;
Je lève et je remue en l'air un tas de chaînes ;
Mon âme se souvient qu'elle n'est pas heureuse

Mais, n'est-ce pas ? toi qui passais à travers moi,
Tu n'es pas ailleurs ? Tu n'es pas plus loin que moi,
Tu ne m'as pas quitté, toi, ce que j'ai senti ?

La lampe éclaire mal ; j'ai peur d'avoir sommeil ;
Monte jusqu'à mes yeux pour y boire des larmes.
Reste ! Tu n'iras pas chez les autres, ce soir.

Quand tu approches, quand tu passes, quand tu pars,
Il n'y a que moi, moi, tu le sais bien ? qui pleure.

TROISIÈME PRIÈRE

Ce n'est pas toi le dieu qu'on trouve chaque soir.
Tu vis. On ne voit plus ta face de la veille.

Aujourd'hui, tu n'es pas si vrai que d'autres fois,
Et ma lampe suffit à me remplir les yeux.

Peut-être, certains soirs, n'es-tu qu'à peine dieu :
Un entre-croisement dans un coin de la nuit,
Des brins noués en tas ou tressés en corbeille ;
Ou, sur le parquet fauve, un peloton de laine
Qu'une vieille a laissé tomber de ses genoux.

QUATRIÈME PRIÈRE

Il y a plus de dieux que d'hommes, cette nuit ;
Au lieu que le pilon de l'ombre les émiette,
Ils deviennent si durs qu'ils jettent des reflets.

Leur rire me lapide en traversant les murs ;
Et c'est avec effroi que je porte mon sang
Comme une fille en pleurs cache son enfant mort.

Je les sens si joyeux dans toutes les maisons,
Si tendrement collés au bord des nappes blêmes !
Il faudrait les presser comme une seule grappe.

Ils sont pleins, cette nuit, de leur âme sucrée
Dont il suffit de boire une goutte chaque heure
Pour ne connaître plus la durée et la route.

Qu'ils y roulent autour trois épaisseurs de chair,
Et qu'un rideau sans yeux tombe sur les croisées !
Il y a trop de dieux, trop petits et trop durs.

Ainsi nous sommes seuls, toi et moi, grande ville !
Ils ne t'ont rien laissé que cette brume moite
Où je voudrais monter comme un feu qu'on allume.

Ils sont dieux hors de toi ; et tu trembles qu'une ombre
Dévorant le milieu de toi-même ressemble
Au néant de mon cœur qui ne peut plus t'aimer.

Tu n'es que cette brume où monte ma fumée.

CINQUIÈME PRIÈRE

Je vais dormir ; mon front te résistait encore,
O toi ! Je te sentais rebondir contre lui
Et faire sur le monde un éclaboussement.

Viens ! mes yeux sont fermés ; mon corps est sur le lit.
Monte peser sur moi de tout ton océan.
Oh ! Submerge la chair et débouche les pores !

Je suis l'éponge heureuse. Entre, accumule-toi !
Rien ne se défend plus puisque c'est moi qui dors.
Baigne et dissous. Ravage et vide le dedans.

Que je ne rêve plus, cette nuit, d'autrefois !

SIXIÈME PRIÈRE

Une montre crépite à côté de ma main ;
Mais ce n'est plus pour moi qu'elle fait les minutes ;
Ni son pouls ni le mien n'obtiendront que je dure,
Et tous les battements de mon cœur sont en vain.

Temps déchiré ! Je me dévêts de ta guenille ;
Une ville m'exhausse à travers son brouillard ;
De là-haut je ne verrai plus les deux aiguilles
Boiter sur le cadran phosphorescent des gares.

Fumée amère où je pourrai fermer les yeux,
Vapeur de mouvement et sueur de lumière,
Laisse monter en toi cette âme très pieuse.

Elle n'existera qu'en silence, qu'à peine,
Au creux de ta tiédeur et de ton gonflement.
Elle sera l'enfant qu'on ignore et qu'on porte,
L'embryon qui n'a pas remué dans le ventre,
Mais qui déjà, baigné de lueurs effarantes,
Sent l'univers venir par le corps de la femme.

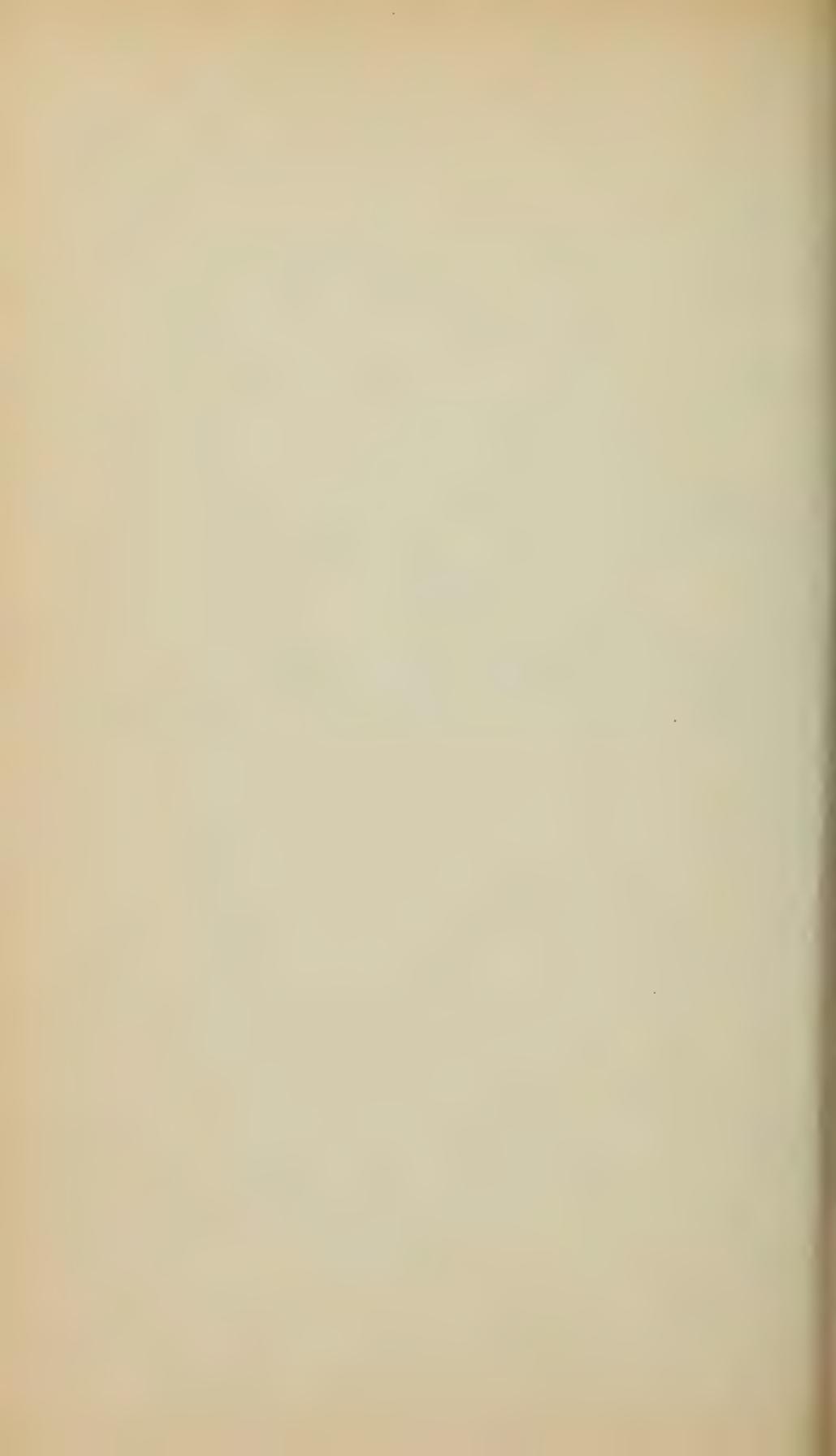
SEPTIÈME PRIÈRE

Tandis que des quartiers se boursouflent et font
Sous la brume qui tombe avant la fin du jour,
Partir, en un soudain épanouissement
De leur centre qu'un feu par le dedans tourmente,
Vers ce qui souffre seul dans les derniers faubourgs,
Plusieurs bourrelets mous qui grossissent, qui roulent,
Qui noient de glu les tas avant de les dissoudre,
Qui cerclent peu à peu de leur anneau plus grand
Plus de chair, étirant les groupes reployés,
Pressant les carrefours et les rassemblements,
La rue en marche et la famille qui se chauffe,
Pour qu'ils deviennent tous une ceinture accrue

Autour de l'âme en bloc qui se pense au milieu,
Et que jusqu'aux remparts la ville soit un dieu ;
Puisse un large remous naître dans le lointain,
Dans les corps les plus las des maisons mal fermées
Qui frissonnent au bout d'exsangues avenues,
Et puisse-t-il se rétrécir de plus en plus,
Avec les lents reculs d'une eau qui s'évapore,
Abandonner une âme, une autre, une autre encore,
Et si frileusement essayer de mourir
Qu'il ne soit plus, à l'heure où cette nuit commence,
Que moi-même étendu qui tremble sur mon lit.

ODE

A LA FOULE QUI EST ICI



O Foule ! Te voici dans le creux du théâtre,
Docile aux murs, moulant ta chair à la carcasse ;
Et tes rangs noirs partent de moi comme un reflux.

Tu es.

Cette lumière où je suis est à toi.

Tu couves la clarté sous tes ailes trop lourdes,
Et tu l'aimes, ainsi qu'une aigle aime ses œufs.

La ville est là, tout près ; mais tu ne l'entends plus ;
Elle aura beau gonfler la rumeur de ses rues,
Frapper contre tes murs et vouloir que tu meures,
Tu ne l'entendras pas, et tu seras, ô Foule !
Pleine de ton silence unique et de ma voix.

Tu es chaude comme le dedans d'une chair ;
Tes yeux, chacun des yeux que tu tournes vers moi,
Je ne vois pas si sa prunelle est noire ou bleue ;
Mais je sens qu'il me touche ; qu'il m'entre son feu
Dans la poitrine, et je les sens, tous à la fois,
Se croiser sous ma peau comme un millier d'épées.

Tu me brûles. Pourtant tu ne me tueras pas.

La flamme que tes corps ne peuvent plus garder
A ruisselé le long des nerfs et des regards
Et se ramasse en moi qui deviens ton cratère.

Écoute ! Peu à peu, la voix sort de ma chair ;
Elle monte, elle tremble et tu trembles.

Éprouve

L'ascension de ma parole à travers toi.
Elle te cherche, elle te trouve, elle te prend ;
Elle entoure soudain tes âmes qui se rendent ;
Elle est en toi l'invasion et la victoire.

Les mots que je te dis, il faut que tu les penses !
Ils pénètrent en rangs dans les têtes penchées,
Ils s'installent brutalement, ils sont les maîtres ;
Ils poussent, ils bousculent, ils jettent dehors
L'âme qui s'y logeait comme une vieille en pleurs.

Tout ce qu'ils méditaient, les gens qui sont ici,
Cette peine qu'ils traînent depuis des années ;
Le chagrin né d'hier qui grandit ; la douleur
Dont ils ne parlent pas, dont ils ne parleront
Jamais, et qui, le soir, leur fait manger leurs larmes ;
Et même ce désir qui dessèche les lèvres,
Il n'en faut plus ! Je n'en veux plus ! Je chasse tout !

Foule ! Ton âme entière est debout dans mon corps.

Une force d'acier dont je tiens les deux bouts
Perce de part en part ta masse, et la recourbe.

Ta forme est moi. Tes gradins et tes galeries,
C'est moi qui les empoigne ensemble et qui les plie,
Comme un paquet de souples joncs, sur mon genou.

Ne te défends pas, foule femelle,
C'est moi qui te veux, moi qui t'aurai !
Laisse tout mon souffle qui te crée
Passer comme le vent de la mer.

La brutalité de mon amour
A fait tressauter tes milliers d'os ;
Ce brusque embrassement t'effarouche !

Quelque chose en toi veut résister,
Foule femelle, mais rien ne l'ose !

Tu vas mourir tantôt sous le poids de tes heures ;
Les hommes, déliés, glisseront par les portes,
Les ongles de la nuit t'arracheront la chair.
Qu'importe !

Tu es mienne avant que tu sois morte ;
Les corps qui sont ici, la ville peut les prendre :
Ils garderont au front comme une croix de cendre
Le vestige du dieu que tu es maintenant.

T A B L E

—

ODES

LIVRE PREMIER

I. — <i>Je ne suis pas heureux</i>	11
II. — <i>Je m'étais accroupi</i>	15
III. — <i>Ce n'était qu'un réduit.</i>	17
IV. — <i>Ce n'était qu'un réduit.</i>	19
V. — <i>Le sable du chemin</i>	23
VI. — <i>Dis, à quoi pensais-tu</i>	25

LIVRE DEUXIÈME

I. — <i>Deux hommes cheminent là-bas</i>	29
II. — <i>Une vallée est devant moi</i>	31
III. — <i>Je suis au bord du sommeil</i>	33
IV. — <i>Je sors de ma maison</i>	35
V. — <i>Deux hommes vêtus de blanc</i>	39

VI. — <i>Une brume a transi</i>	41
VII. — <i>Voici qu'un jour tranquille</i>	43
VIII. — <i>Une lueur cherche à m'atteindre.</i>	45
IX. — <i>Pouvais-je du fond de ma chambre.</i>	47
X. — <i>Qui me délivrera</i>	49
XI. — <i>Je me sens pauvre aujourd'hui</i>	51
XII. — <i>Une foule du Dimanche.</i>	53

LIVRE TROISIÈME

I. — <i>Le bateau qui nous déplace</i>	59
II. — <i>La fenêtre était à droite.</i>	61
III. — <i>C'était un jour doucereux</i>	63
IV. — <i>Ma vie est au milieu</i>	65
V. — <i>Cris des trains, cris des trains</i>	69
VI. — <i>Je me réveille soudain</i>	71
VII. — <i>Cette aurore de novembre</i>	73
VIII. — <i>Le jour a passé près de moi</i>	75
IX. — <i>Je suis triste tellement</i>	77
X. — <i>Je m'assoierai dans l'encoignure</i>	79
XI. — <i>Ce fut un été vaste</i>	81
XII. — <i>Je l'ai reconnu d'abord.</i>	83
XIII. — <i>Il commençait à faire nuit.</i>	85
XIV. — <i>Le boulevard se démenait</i>	87
XV. — <i>Il ne fait pas jour encore</i>	89

PRIÈRES

POÈME D'INTRODUCTION.	95
-------------------------------	----

PRIÈRES AU COUPLE

I. — <i>Dès qu'une flamme où j'ai connu que tu brûlais</i>	99
II. — <i>Je ne te voyais pas dans l'ombre des tentures</i>	101

PRIÈRES A LA FAMILLE

I. — <i>Ma famille, c'est toi! Je te trouve petite.</i>	105
II. — <i>Ma famille, tu n'es plus là! Je reste seul.</i>	107

PRIÈRES A UN GROUPE

I. — <i>Vas-tu me prendre aussi, toi, le Groupe?</i>	111
II. — <i>Ma peau frissonne à cause de toi, groupe amer</i>	113
III. — <i>Je suis là; laisse-toi saisir sous les épaules</i>	115

PRIÈRES A LA MAISON

- I. — *Ma maison ! prends pitié de la chair où
je suis.* 119
- II. — *Ma maison ! Où es-tu ce matin de prin-
temps.* 121
- III. — *Ma maison ! Je te dis que mon corps
souffre* 123
- IV. — *Il n'y a pas ici que nous deux, ma
maison ?* 125

PRIÈRE A UNE RUE

- Rue épaisse, granuleuse, bouffie.* 129

PRIÈRES A UN VILLAGE

- I. — *O village ! Le ciel est gris sur tes mai-
sons* 133
- II. — *La fin du jour est belle et j'ai couru
longtemps.* 135
- III. — *C'est toi derrière la fenêtre fermée !* 137

PRIÈRES A PLUSIEURS DIEUX

- I. — *Des dieux brefs et légers font échange
de moi* 141
- II. — *Je vais bientôt souffrir, et je frémis déjà.* 143
- III. — *Il fait nuit. Je n'entends que mes pas
sur la route* 145
- IV. — *Je ne veux pas murmurer un seul nom.* 147

PRIÈRES AU PLUS GRAND DIEU

- I. — *Oh! Je pleure. C'est toi. La lumière a
changé.* 151
- II. — *Ce qui passe par moi, qui va vite, qui
glisse* 153
- III. — *Ce n'est pas toi le dieu qu'on trouve
chaque soir* 155
- IV. — *Il y a plus de dieux que d'hommes,
cette nuit.* 157
- V. — *Je vais dormir; mon front te résistait
encore* 159
- VI. — *Une montre crépite à côté de ma main.* 161
- VII. — *Tandis que des quartiers se boursou-
flent* 163
- ODE A LA FOULE QUI EST ICI 167

ACHEVÉ D'IMPRIMER

Le quinze décembre mil neuf cent douze

PAR

CH. COLIN

à Mayenne

pour le

MERCURE

DE

FRANCE

337 x 670

**La Bibliothèque
Université d'Ottawa**
Échéance

**The Library
University of Ottawa**
Date due

MAY 12 1998

24 AVR. 1998

CE



a39003 003400057b



COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 07 02 01 09 1

XXVI, RUE DE CONDE PARIS VI°

Paraît le 1^{er} et le 16 de chaque mois, et forme dans l'année six volumes.

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France: elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte d'« encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées. Elle se compose des rubriques suivantes :

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.

Les Poèmes : Georges Duhamel.

Les Romans : Rachilde.

Littérature : Jean de Gourmont.

Histoire : Edmond Barthélemy.

Philosophie : Georges Palante.

Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.

Science sociale : Henri Mazel.

Ethnographie, Folklore : A. van Gennep.

Archéologie, Voyages : Ch. Merki.

Questions juridiques : José Théry.

Questions militaires et maritimes : Jean Norel.

Questions coloniales : Carl Siger.

Esotérisme et Sciences Psychiques : Jacques Brieu.

Les Revues : Charles-Henry Hirsch.

Les Journaux : R. de Bury.

Théâtre : Maurice Boissard.

Musique : Jean Marnold.

Art : Gustave Kahn.

Musées et Collections : Auguste Marguillier.

Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.

Lettres allemandes : Henri Albert.

Lettres anglaises : Henry-D. Davray.

Lettres italiennes : Ricciotto Canudo.

Lettres espagnoles : Marcel Robin.

Lettres portugaises : Ph. Lebesgue.

Lettres américaines : Théodore Stanton.

Lettres hispano-américaines : Francisco Contreras.

Lettres brésiliennes : Tristao da Cunha.

Lettres néo-grecques : Démétrius Asteriotis.

Lettres roumaines : Marcel Montandon.

Lettres russes : E. Séménoff.

Lettres polonaises : Michel Muter-milch.

Lettres néerlandaises : H. Messet.

Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais ; Fritiof Palmér.

Lettres tchèques : William Ritter.

La France jugée à l'Etranger : Lucile Dubois.

Variétés : X...

La Vie anecdotique : Guillaume Apollinaire.

La Curiosité : Jacques Daurelle.

Publications récentes : Mercure.

Echos : Mercure.

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre.

France

UN NUMÉRO	1fr.25
UN AN	25 »
SIX MOIS	14 »
TROIS MOIS	8 »

Étranger

UN NUMÉRO	1fr.50
UN AN	30 »
SIX MOIS	17 »
TROIS MOIS	10 »